



HAL
open science

Portraits de l'informaticien en déviant

Philippe Clermont, Elsa Poupardin

► **To cite this version:**

Philippe Clermont, Elsa Poupardin. Portraits de l'informaticien en déviant. Catherine Allamel-Raffin; Sylvie Allouche; Jean-Luc Gangloff; Vincent Helfrich. Informaticiens et médecins dans la fiction contemporaine, exploration 3, Néothèque, 2018, 978-2-35525-352-2. hal-02485127

HAL Id: hal-02485127

<https://hal.science/hal-02485127>

Submitted on 19 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé :

La figure du hacker est très présente dans la fiction et les médias grand public aujourd'hui. Cette figure détentrice d'un savoir pratique, dont le pouvoir fascine, donne souvent lieu à des portraits dans la presse généraliste ou spécialisée. C'est l'occasion pour cette dernière de nous dépeindre une déviance multiforme. Nous croiserons ces portraits avec les personnages que l'on retrouve dans les littératures policières et de science-fiction. L'étude s'attache à opérer différents rapprochements et à tenter de cerner les points communs entre ces personnages de fiction et les hackers du réel dépeints dans les médias ?

Les personnages « déviants » sont nombreux dans la littérature mais si le hacker n'est peut-être pas celui qui révolutionnera le genre ou l'intrigue de ces fictions, la prégnance de sa figure dans deux genres littéraires témoigne de ce que la société projette sur cette figure contemporaine.

Portraits de l'informaticien en déviant

Introduction

Les ouvrages récents sur les hackers reviennent avec constance sur l'origine du mythe pour regretter, en général, l'âge d'or du Hack, une période bénie, située entre les années 1950 et 1960 pendant laquelle une communauté passionnée cherchait avant tout à comprendre et à faire fonctionner de nouveaux outils, en refusant de se laisser arrêter par des barrières techniques ou morales. Ce retour aux sources passe souvent par un renvoi à l'étymologie. Paul A. Taylor rappelle ainsi qu'historiquement le hack est symboliquement le geste qui consiste à détourner un objet de son usage et de l'utiliser comme une hache (Taylor, 1999). Ce détournement, ce défi sont d'autant plus incontournables pour des auteurs qu'ils doivent à un moment ou un autre aborder la question délicate de la légalité des activités de leurs sujets. Si le hack se définit par sa dimension ludique (Levy, 2010, 15), sa simplicité et la maîtrise technique dont il témoigne (l'action doit impliquer un savoir technique sophistiqué – élégance et excellence du geste), il se caractérise aussi par le fait que son auteur viole des règles (Ziccardi, 2013, chap. 3), les règles d'usage d'un outil mais aussi les règles légales. C'est parce qu'ils doivent se positionner sur son caractère délictuel ou criminel que les auteurs s'attardent si volontiers sur l'histoire ou la philosophie du hack.

Des parasites ou des déviants ?

Une première catégorie d'écrits voit dans les hackers de véritables criminels endurcis, des chapeaux noirs destructeurs et souvent vénaux, bref des pirates. Gunkel les assimile à de véritables parasites puisqu'ils ont toujours besoin d'un système hôte sur lequel opérer (Gunkel, 2001, p.5). Les commentaires assassins de ce type ne manquent pas « *Le pirate ne peut donc exister sans système social à piller ; il vit grâce à la société, tout en refusant d'en faire partie, d'être assujéti à ses lois. Il parasite le système, en s'enrichissant aux dépens d'autrui. Il n'est pas ermite : sa rupture avec la société n'est pas absolue mais circonstanciée. En d'autres termes, le pirate est un profiteur. Il profite d'abord des failles (...). Il reste au fond un farouche individualiste, pensant avant tout au meilleur moyen de se maintenir à flot, libre de mouvement, léger car sans attaches nationales ou éthiques.* » (Keucheyan et Tessier, 2011, p.3).

D'autres auteurs insistent plutôt sur l'incompréhension qui entoure ces technophiles, leur relative naïveté face à l'application de leurs travaux et citent « La conscience d'un Hacker ». Écrit en janvier 1986 sous pseudonyme par Loyd Blankenship, un hacker célèbre dans les années quatre-vingt, ce texte est un pamphlet de défense du hacker :

« Nous utilisons un service déjà existant, sans payer ce qui pourrait être bon marché si ce n'était pas géré par des profiteurs avides, et c'est nous que vous appelez criminels.

Nous explorons... et vous nous appelez criminels.

Nous recherchons la connaissance... et vous nous appelez criminels.

Nous existons sans couleur de peau, sans nationalité, sans dogme religieux... et vous nous appelez criminels.

Vous construisez des bombes atomiques, vous financez les guerres, vous assassinez et trichez, vous manipulez et vous nous mentez en essayant de nous faire croire que c'est pour notre propre bien... et pourtant c'est nous qui sommes les criminels. »

Le hacker n'est plus présenté comme un criminel mais comme un simple déviant tel que décrit par l'école dite de Chicago dans les années 1960 : ce n'est pas un être naturellement monstrueux mais un individu étiqueté comme tel par les groupes et les institutions qui l'entourent. Ainsi, pour Becker « *la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur". Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette* » (Becker, 1985, p.32-33). La déviance recouvre donc des conduites criminelles tout autant que des comportements simplement stigmatisés (bégaiement par exemple). C'est cette vision du hacker, simple déviant qui prédomine dans les premiers textes et quand il s'agit de décrire les pionniers des années 1950 ou 1960.

Portraits de hackers

Taylor souligne la pluralité de réalité que recouvre le terme hacker aujourd'hui (Taylor, 2005). Il distingue les *hacker/cracker* qui infiltrent les ordinateurs et les programmes, les *microserfs*, obsédés par le code qui ont été recrutés par les industries de la sécurité, les tenants des mouvements « open source » qui veulent une information libre et les *hacktivistes* qui utilisent leur talent pour faire progresser leurs combats. Ces sous-groupes n'apparaissent pas à la même période mais ils coexistent désormais. Tous sont déviants au sens où ils appartiennent à des tribus bien définies, dont la déviance sociale ou pénale est assumée par leurs membres.

Cette typologie minutieuse complexifie le personnage du hacker. Quelle vision est finalement retenue par les médias grand public généralistes ou spécialisés ? Cette opposition déviance/criminalité se repère-t-elle dans la représentation des hackers ? En quoi cela trouve-t-il un écho chez les hackers de la fiction littéraire ?

La présente étude vise à répondre à ces questions avec une double perspective. Il s'agira d'une part de confronter les représentations de la figure du hacker réel dans la presse, grand public ou de vulgarisation, et dans des récits de fictions. D'autre part, du côté de la littérature sélectionnée, le rapprochement de deux corpus, fictions policières et science-fiction, permettra de voir comment ces deux genres ont pu s'emparer de cette figure détentrice d'un savoir pratique qui est également un pouvoir. Dans les récits de fiction, cette figure revêt d'abord et surtout la forme de personnages, obéissant à des contraintes narratives internes et externes au récit. Prendre en compte ces contraintes narratives – reconnaître au récit sa nature de récit – impose le recours aux concepts opératoires forgés depuis quelques décennies par les études littéraires. Par ailleurs, il est nécessaire d'envisager également le personnage à travers la manière dont il renvoie à un hors-texte. C'est pourquoi il nous a paru fécond d'entamer la présente étude par des éléments du processus de construction des figures de l'informaticien dans d'autres types de discours, en l'occurrence les revues papier ou numériques grand public ou de vulgarisation informatique. Cette approche permet de se situer au point zéro de la dissémination d'une représentation, et à son point final.

I. Portraits de presse, représentations du réel

Prendre en compte les représentations du hacker dans la presse, c'est déjà considérer une source qui potentiellement agit : source d'information pouvant alimenter l'imaginaire d'un auteur de fiction, source d'images contribuant à l'horizon d'attente des lecteurs. Ce premier « filtre » du réel qu'est la presse s'impose donc et nous permettra par la suite de le confronter aux images issues de la production littéraire.

A/ Les revues généralistes

La presse généraliste sera représentée par un échantillon que nous voulons un minimum représentatif des publications en français, à défaut de pouvoir être exhaustif. Un corpus restreint d'articles constitue ainsi notre premier matériau. Les quotidiens sont représentés par *Libération* (« les hackers se débattent entre l'individu et le collectif », livraison des 20-21 février 2016, p.22-23, noté *Lib* plus loin), les hebdomadaires par *Courrier international* (« Les justiciers du net », n° 1182, du 27 juin au 3 juillet 2013, p.30-35, noté *CI* plus loin), les magazines par *M, le Magazine du Monde* (« Au pays des hackers », parution du 7 février 2015, p.28-33, noté *MM* plus loin) et par *Books* (dossier « le monde interlope des hackers », n°64, avril 2015, p.22-38, noté *Bo* par la suite). Sans méconnaître les spécificités éditoriales de chacune de ces publications, il a semblé important que la sélection d'articles retenus soit principalement centrée sur ce qui relève du portrait, donc de la caractérisation de la figure du hacker. Le travail d'investigation journalistique s'y voit à l'œuvre, notamment, soit par la rencontre directe de hackers, soit par des entretiens avec des spécialistes de la question (exemple de l'anthropologue Gabrielle Coleman dans *Libération*, ou des synthèses d'ouvrages dans *Books*).

Marginalité vs criminalité ?

La marginalité apparaît dès les premiers pas du hacker. « *Il a découvert le hacking par hasard, à 15 ans, sur un forum pour ados rebelles¹ consacré aux mangas, aux jeux vidéo et aux photos trash [...], ses premiers piratages étaient des canulars* » (portrait de Sean, « justicier » antisystème, *MM*) ; ou encore : « *certains soirs, après un piratage un peu plus osé que d'habitude, il dort mal, à l'idée qu'un matin ses parents si confiants, qui ignorent tout de sa vie parallèle, trouveront peut-être la police sur le pas de leur porte* » (portrait de Kévin, l'« ado curieux et malin », *MM*). Même quand la caractérisation journalistique confine au stéréotype, comme dans le portrait d'Edouard Snowden (« *jeune homme timide qui a grandi au sein de la contre-culture rebelle des geeks...* », *CI*, 31), l'information relève la marginalité ou le non-conformisme initiaux des personnes. Cela mène à un paradoxe (apparent ?) quand ces premiers pas de marginaux vont conduire – dans certains cas – à former des hacker politiquement engagés : « *Comment une bande de jeunes à l'humour déviant, que les injures à caractère raciste ou sexuel font rire, ont-ils donné naissance à un puissant mouvement contestataire, capable de s'attaquer à l'Eglise de Scientologie et aux policiers de Ferguson ?* » (portrait d'Anonymous, *Bo*, p.23). La marginalité figure finalement au rang de conditions *sine qua non* pour être un hacker : « *Certains hackers sont progressistes, d'autres non... Mais de manière générale, ils aiment à se considérer comme des outsiders, et aussi longtemps qu'ils garderont cette mentalité, ils continueront à agir* » (propos de G. Coleman, *Lib*, p.23).

La dimension criminelle n'est pas occultée par la presse grand public. Telle typologie comprenant les portraits de « l'escroc », du « mercenaire », du « justicier antisystème » (*MM*) en fait état ; tel autre article rappelle le statut de « criminel » d'Edouard Snowden et son

¹ Nous signalons en gras les éléments qui renvoient à la marginalité.

inculpation par les Etats-Unis, en juin 2013, pour « espionnage, vol et utilisation illégale de biens gouvernementaux » (CI, p.31)... Cependant, la presse nuance en refusant tout manichéisme dans ces portraits. S'appuyant sur les apports de chercheurs ou de spécialistes, elle met en exergue l'ambivalence des conduites des hackers : « *il n'y a jamais loin de la simple bricole au chantage, de la guerre à la paix, du goût de la justice au crime* » (« Un masque, deux visages », Bo, p.30) ; ou bien : « *Ce qui fait d'eux un contre-pouvoir face à la surveillance, c'est le fait qu'ils utilisent à la fois la désobéissance civile, les canaux légaux et les outils technologiques* » (Coleman, Lib, p.23). Cette ambivalence semble même, aux yeux de certains, fondatrice du caractère et des compétences du hacker : « *Selon Paul Graham, investisseur dans la Silicon Valley, les traits de caractère qui font d'un individu quelqu'un de doué pour la programmation sont aussi ceux qui le poussent à défier les représentants de l'autorité [criminalité] et les conventions sociales [marginalité].* » (CI, p.32). On voit par là combien le hacker n'est plus aujourd'hui considéré comme un simple déviant mais que la presse dresse de lui des portraits contrastés rendant compte d'une réalité plus complexe.

Hackers/crakers et hacktivistes

Cette brève incursion dans la presse grand public permet par ailleurs un autre constat. Si l'on se réfère à la typologie de Taylor, mentionnée plus haut, la presse généraliste privilégie à l'évidence deux catégories d'informaticiens : les hackers/crakers et les hacktivistes, quitte à montrer – on l'a vu – que la frontière est parfois mince entre les deux. Cela peut se comprendre sans peine. Le *microserf*, informaticien besogneux et mal payé employé d'une grande entreprise, ou encore le militant en faveur de l'« open source » sont des figures à la fois moins remarquables dans le flot des informations, moins spectaculaires et sans doute intéressent moins le public *a priori*. Sauf bien sûr quand un *microserf* issu de l'armée des Etats-Unis se transforme en hacktivateur afin de rendre publiques des informations sensibles... Pour autant, et l'on peut ainsi déjà pointer un élément de convergence entre les choix éditoriaux de la presse grand public et ceux d'écrivains de fictions, le hacker/cracker et l'hacktivateur s'imposent d'emblée comme des figures pourvoyeuses d'images fortes dont la narration – journalistique ou littéraire – peut s'emparer pour susciter l'intérêt des lecteurs.

B/ Les revues de vulgarisation

En France, les revues spécialisées en informatique ont des préoccupations variées. Elles s'intéressent aux matériels ou aux logiciels, mais sous des angles très différents. Elles sont tournées vers les jeux, la programmation ou les spécificités d'un système d'exploitation, bref, elles recouvrent des usages très différents de l'informatique (sécurité du réseau ou gestion des données). Plus les revues sont techniques, moins elles évoquent la question de la légalité des actions informatiques, se contentant de la description ou de l'explication des aspects techniques.

Les revues informatiques consacrées au Hack et destinées au grand public ont souvent une durée de vie de quelques numéros seulement. Le site <http://www.abandonware-magazines.org> permet d'entrevoir en partie cette histoire. *Pirates Mag'*, par exemple, créée en 1997, agonise en 2004, ce qui stimule l'apparition de deux nouveaux titres *Hackerz Voice* et *Hacker News Magazine* qui se placent sur le même créneau. Puis le titre renaît pour disparaître définitivement en 2006. Le *Virus Informatique* du même éditeur, tient bon mais avec une périodicité variable. Il n'a sorti que 29 numéros depuis 1997 avec une interruption de parution de 12 ans entre les numéros 26 et 27 ! *Pirate Informatique* (les cahiers du Hacker) sort 6 numéros en 2010, 3 en 2011 puis 4 en 2012. Comme le suggèrent leurs titres (*Pirates Mag*, *Piratz* etc.), ces revues plus prolixes sur le rôle du hacker que les autres médias affichent pour

la plupart la tête de mort des drapeaux pirates en couverture. La question de la déviance ou de la criminalité du hacker y est toujours centrale. Elle apparaît dans presque tous les éditoriaux, et dans nombre d'articles.

Une vulgarisation qui cherche à se distinguer

Trois discours se superposent généralement. Tout d'abord une interrogation sur ce qu'est un hacker qui permet de regretter la persistance d'un discours erroné véhiculé par les autres médias. L'éditorial du *Net Hackers* regrette : « *Dans l'inconscient collectif des médiatisés, le hacker reste cependant le mauvais garçon de l'informatique, à cause de qui l'on doit installer toutes sortes de firewalls et d'antivirus. Il faut oublier cette idée, car l'écrasante majorité des hackers préfère au contraire trouver des solutions plutôt que créer des problèmes à autrui.* » (avril 2006). L'éditorial du n°1 de *Pirates Magazine* siffle la même rengaine « *Piratages informatique et téléphonique. Virus. Décodeurs. Espionnage. Contrefaçon. Etc. Autant de mots qui font rêver ou qui font peur. Loin de l'image souvent fausse véhiculée par les autres médias, nous avons décidé – à votre demande – de vous montrer que ces actions n'ont souvent rien d'extraordinaire.* » (juillet 1998).

Une deuxième strate de discours consiste à nier l'illégalité des actions menées. L'exemple classique est le discours sur la copie privée. L'éditorial de *Piratz* en 2004 explique par exemple « *Les prix des divers médias numériques restent aujourd'hui encore chers pour la majorité d'entre nous et vouloir protéger dès l'achat, par une copie privée, ses dernières acquisitions des altérations futures, demande une bonne connaissance des nombreux outils informatiques mis sur le marché. Dans ce numéro, le mode d'emploi tout en image pour tout copier, graver, dupliquer, télécharger en toute légalité vos musiques, vos films, vos jeux, vos logiciels.* » L'explication est suivie d'une citation de l'article L 122-5 autorisant la copie privée. Clin d'œil malicieux à la censure ainsi dénoncée, les éditos interpellent souvent : « *attention, nous vous rappelons que si les sauvegardes à titre privé sont bien sûr autorisées, le piratage lui, sous toutes ses formes est interdit.* »

Enfin les journalistes s'acharnent à justifier la légitimité du hack quand ils n'arrivent pas à prouver sa légalité. Le hacking permet d'après ces journaux de lutter efficacement contre le crime. *The hackademy journal* affiche en couverture : « *be safe on internet* » (été 2004), avec des articles titrés « *Déjouez les arnaqueurs du Net* » (mai-juin 2004). *Pirate Mag* dans son premier éditto développe son projet « *Nous allons vous expliquer de façon accessible toutes ces choses que l'on vous cache. En lisant nos articles, vous aurez parfois l'impression de passer du "côté obscur de la Force". Mais nous n'avons qu'un seul but : mieux comprendre le piratage pour mieux s'en protéger.* » (juillet 1998). *Hakin9* dont le sous titre est « *Comment se défendre* » incarne aussi particulièrement bien cette vision des choses.

La légitime défense justifie certaines pratiques illégales. La déviance est une nécessité. *Net Hackers* en 2006 rappelle ainsi « *Penser comme un hacker est la meilleure manière de se défendre. C'est aussi l'une des meilleures manières de se débarrasser du joug de la technologie.* » Car, dernier argument, il ne faut pas seulement se défendre contre des agents malveillants mais contre la technique elle-même. *Hakin9* explique ainsi : « *Nous faisons confiance à nos lecteurs et nous sommes sûrs qu'ils connaissent la différence entre un hacker et un pirate (cracker). Nous sommes conscients que les techniques présentées dans notre magazine peuvent être utilisées à des fins ignobles. Mais nous sommes fiers que tous les deux mois, nos lecteurs obtiennent une nouvelle portion du savoir.* » (*Hakin9*, n° 4/2005, p. 4).

Quand les journaux reconnaissent qu'il y a transgression de la loi, c'est pour condamner cette dernière. *Net hackers* professe ainsi : « *Quand les lois sont bonnes les mœurs sont bonnes, quand les lois sont mauvaises les mœurs sont mauvaises. L'homme est attiré par l'interdit.*

Trop interdire amène à contourner les lois, mais les conséquences sont lourdes. A trop vouloir imposer l'état se discredibilise » (sic) (édito, mai juin 2006).

Des Hackers puissants

Wark dans son *Hacker Manifesto* (Wark, 2006) défendait l'idée que la société de l'information est traversée par un conflit entre deux classes, celle des *hackers* – « *chercheurs et auteurs, artistes et biologistes, pharmacologistes et musiciens, philosophes et programmeurs* » – et une nouvelle classe dirigeante les « vectorialistes » qui veulent contrôler les canaux au travers desquels les créateurs entrent en relation avec le public. L'enjeu : la propriété intellectuelle, ou sa disparition. On ne retrouve pas trace de ce discours très engagé dans les magazines de vulgarisation. Ne sont présentes aucune représentation politique de la société, aucune théorisation des rapports de force ou des flux monétaires. Les éditorialistes ne revendiquent à aucun moment un changement quelconque social ou économique, juste la reconnaissance de leur action. Cela dit, la question politique irrigue tout de même les articles. Dans le premier *Piratz* en janvier 2002 par exemple, un dossier entier est consacré à « Devenir un hacker professionnel ». Comme d'habitude il est question du monde extérieur à l'informatique rapidement, en passant. Ainsi le manifeste de Loyd Blankenship est cité mais comme un document historique, plus que comme une aspiration profonde à un changement social. Par contre le pouvoir potentiel, révolutionnaire, du hacker transparaît dans tous les articles. Dans l'interview principale du dossier par exemple, Thor, un hacker du groupe Hammer of God, à qui on demande ce qu'il pense de l'hacktivisme, du fait de cracker les sites web illégaux ou ceux de compagnies qui ne respectent pas les droits de l'homme, répond de manière assez représentative : « *Et bien ça reste illégal. Je suis contre. Le racisme, l'enfance maltraitée, la pédophilie, je trouve ça horrible. (...) Mais, malgré un but généreux, même si ça pourrait être une bonne chose, quand vous leur faites ça vous les privez de leur droit à la liberté, de leur droit à la parole, de leur droit à leurs croyances. Et je pense que même s'ils violent, tuent et mangent des animaux familiers, si vous piratez leur site, vous ne valez pas mieux qu'eux.* » La question qui est posée n'est jamais celle de la capacité à agir, toujours acquise, mais celle du bien fondé de l'action.

C/ Du côté du réel, premiers constats

La presse généraliste ou celle, plus spécialisée, de vulgarisation mettent toutes deux l'accent sur les figures d'informaticiens les plus « excitantes » pour le lecteur. Ce ne sont pas de simples portraits de geek (Faucher, 2010, p.6). Ce n'est pas une simple « tronche », « no life » qu'ils présentent en s'appuyant sur des témoignages de chercheurs ou – plus souvent – de praticiens du hacking.

Alors que le geek se singularise par son quasi autisme au monde extérieur, le hacker même quand il ne prétend pas le faire finit toujours par se mêler de ce qui ne le regarde pas : de politique ou d'économie. Sa déviance n'est jamais passive, ce n'est pas l'isolement dans une communauté qu'on nous décrit mais le comportement d'acteur qui, volontairement ou pas, bouleversent le monde qui les entoure.

Si la presse de vulgarisation conduit à des formes d'autojustification de ces pratiques, légales ou illégales, la presse généraliste semble moins partisane tout en regardant les hacktivistes, militants défenseurs d'une cause, avec bienveillance. C'est cependant toujours cette capacité à dévier la société tout entière, à la transformer qui fascine en arrière plan. Plus qu'un groupe d'individus stigmatisés par la structure sociale et condamnés à s'appeler hacker, nous est dépeint un groupe structuré, fier de ses traditions et qui veut contrôler l'accès à l'appellation et au sens qu'elle recouvre.

II. Portraits de fiction, projection du réel

Privilégier dans la présente étude deux genres littéraires particuliers, la science-fiction et la fiction policière, ne doit pas surprendre. En effet, même de façon empirique, ce sont très assurément les deux littératures qui prennent l'informaticien pour personnage clé de la fiction dans des proportions non négligeables au regard de la production littéraire générale. De là à faire de ces deux genres les seuls prenant en compte le réel contemporain, il y a un pas que l'on est tenté de franchir... L'informaticien s'y trouve en tout cas souvent représenté comme projection possible de la place grandissante du numérique dans la société actuelle. Nous nous attacherons par la suite à considérer dans quelle mesure on retrouve dans la fiction des traces des discours et des tensions observés dans la presse.

A/ Science-fiction

Un personnage allant de soi depuis les années 1970

« Les relations entre science-fiction et informatique sont sans doute plus profondes et plus étroites encore que dans d'autres domaines », comme l'a montré Gérard Klein (1998, p.8-1), et la science-fiction demeure une littérature de son temps. Trois figures d'informaticien peuvent être évoquées en science-fiction : celle du scientifique inventeur d'un ordinateur en passe de devenir une intelligence artificielle² ; celle plus récente du programmeur qui est dans la machine/qui est la machine³, dès lors que la technologie fictionnelle permet des interfaces directes entre homme et machine ; celle enfin, concomitante de la deuxième, du hacker humain⁴. Cette figure du hacker sera privilégiée par la suite pour la comparaison qu'elle rend possible avec le hacker des romans policiers.

Notre corpus d'étude est constitué de deux romans emblématiques, respectivement des années 1970, *Sur l'onde de choc* de J. Brunner (*The Shockwave Rider*, 1975), des années 1980, *Neuromancien* de W. Gibson (*Neuromancer*, 1984) et de trois romans représentatifs des années 1990-2000 : *Le Samourai virtuel* de N. Stephenson (*Snow crash*, 1992), *Inner City* de J.-M. Ligny (1996) et *Le Bureau des atrocités* de C. Stross (*The Atrocity Archive*, 2001). Respectivement, les personnages de hackers s'y prénomment Halflinger, Case, Hiro, Hang et Bob... : nous les désignerons ainsi par la suite.

Des personnages de déviants, marginaux et criminels

Le corpus retenu étant un corpus « compagnon », nous avons montré par ailleurs (Clermont, 2016) dans quelle mesure ces personnages de fiction étaient des déviants. Empreints d'une forme de romantisme, Halflinger, Case et, après celui-ci, les hackers des romans *cyberpunk*, sont des personnages souvent solitaires, ayant une sensibilité de révolté, marginaux vivant sur le fil du rasoir, voyous volant ceux qui sont établis... Certains éléments de cette caractérisation générale peuvent être précisés. Ces hackers de science-fiction, comme ceux de la réalité, assument une sorte de double vie : possédant une identité dans la réalité, un avatar dans la virtualité. Etre double, du point de vue de l'identité, c'est potentiellement se marginaliser, la norme sociale assignant souvent l'humain à une unicité d'apparence. Les compétences informatiques fournissent cette double identité. Pour exemple, Hiro, pauvre livreur de pizza

2 Dès D. Gerrold et son *Harlie avait un an* (*When Harlie Was One*, 1972). Auberson et Handley sont les deux personnages inventeurs d'Harlie.

3 A l'exemple de Sven, l'intelligence artificielle de Harrison et Minsky dans leur *Problème de Turing* (*The Turing Option*, 1992).

dans la réalité, est un possédant sur le « Boulevard » du monde virtuel ; Bob, informaticien soumis à sa cheffe dans l'administration (agence secrète) qui l'emploie, s'avère un conjurateur-destructeur de démons des plus efficaces grâce à ses programmations. Dès lors, le hacking peut aussi être lu, dans ces romans, comme une possible métaphore du monde réel : la possibilité d'assumer une autre identité peut être vue comme une façon de représenter la complexité psychologique propre à chaque humain. Par ailleurs, c'est bien sûr dans l'action que se singularise le hacker : si les personnages Halflinger et Case apparaissent d'abord comme des individualistes luttant pour conquérir leur liberté – contre l'Etat (Halflinger chez Brunner), contre une multinationale (Case chez Gibson), leurs continuateurs plus récents font davantage preuve d'altruisme. Hiro s'attache à remonter à la source d'un programme-tueur qui s'attaque aux connectés et leur grille le cerveau ; Hang, grâce à son réseau de terrorisme informationnel Mate, tend à dénoncer la fracture entre « inners », riches tenants du réseau virtuel et de ses bienfaits, et les « outers », pauvres de la « Basse Réalité » qui n'ont pas les moyens de se connecter ; Bob pour sa part, et au début malgré lui, met son art au service du maintien de l'ordre en luttant contre des extraterrestres assimilés à des démons... Cette finalité altruiste montre combien la science-fiction ne semble retenir du monde réel que l'image première du hacker « justicier », positif. Seul Hang (chez Ligny) est présenté comme un hacktiviste agissant largement en toute illégalité et faisant l'objet de poursuites : ce personnage est l'un des rares – avec Case, initialement voleur de données au service de criminels en bande organisée, chez Gibson - à mettre en jeu l'ambivalence relevée par la presse pour certains hackers de la réalité.

La déviance, une affaire de point de vue

A l'exception de l'un d'entre eux (Hang chez Ligny), les personnages considérés sont les protagonistes principaux du roman. Chez Ligny, la figure de Hang est doublée par celle d'un hacker plus positif, Kriss, enquêtrice spécialisée dans la sauvegarde des « inners » et qui occupe le premier plan de la narration. L'histoire fera se rapprocher ces deux personnages *a priori* opposés. En tout état de cause, ce qui réunit ces personnages issus de différents romans est sans doute une question de point de vue. En effet, la narration alignée sur leurs actions et leurs perceptions conduit le lecteur à épouser leur cause. On rappellera ici qu'« il existe une relation non contingente entre personnage fictif et personne : le personnage représente fictivement une personne, en sorte que l'activité projective qui nous fait traiter le premier *comme* une personne est essentielle à la création et à la réception des récits » (Ducrot & Schaeffer, 1995, p. 623). Dès lors déviants dans leur société, parce que marginaux ou criminels, ces hackers de science-fiction ne le sont plus au regard du lecteur. Ce sont au contraire les institutions contre lesquelles ils sont en lutte (Halflinger contre l'Etat, Case contre la multinationale Tessier-Ashpole « incarnée » par son intelligence artificielle, Hiro contre les crackers criminels, Hang et Kriss contre la caste dominante des « inners »,...) qui apparaissent *in fine* déviantes, au sens où elles ont perverti les finalités premières qui les avaient vu naître, au sens où elles sont sorties de la voie bonne.

Que résout le hacker de science-fiction ?

Dans les romans du corpus les plus récents, le chaos est en marche comme le montrent les images de ruines en cours (cf. les images de la « zone », de la société à deux vitesses chez Ligny ou Stephenson, de destruction, de déréliction chez Ligny comme chez Stross) et le hacker ne semble colmater une brèche que de façon provisoire. Le récit lui-même déstructuré figure l'éclatement de la société postmoderne, chez Ligny, et l'ironie ou les jeux intertextuels, chez Stephenson ou Stross, manifestent une distance prise tout autant avec la fiction qu'avec le monde de référence... On assiste par là à une vision partagée de la société contemporaine

entre la fiction et la presse : l'éclatement de la société, les individualités multiples, la suppression du bien commun s'y retrouvent également.

B/ Fictions policières

Un personnage à la mode

Les personnages-types du roman policier sont le plus souvent des déviants. Leur comportement n'est pas conforme aux normes sociales formelles puisqu'ils sont criminels ou aux normes informelles puisque, leurs traits de caractère, leur habit ou leurs motivations les mettent à part. C'est même ainsi en tout cas que sont décrits la plupart des grands enquêteurs, que l'on pense à Sherlock Holmes ou à Nestor Burma. C'est nécessaire, rappelle Luc Boltanski parce que le travail du détective consiste principalement à anticiper mentalement le glissement de la singularité au crime (Boltanski, 2012). C'est parce qu'il voit le mal partout, parce qu'il a lui-même un point de vue anormal sur la réalité qui l'entoure, qu'il discerne au delà des apparences ce qui est caché. C'est aussi parce qu'il est capable de s'écarter de la stricte légalité, que tout peut rentrer dans l'ordre.

Sur ce plan, le hacker, nouveau personnage à la mode dans les romans policiers depuis une vingtaine d'années, ne se démarque pas. Pour cette étude, nous avons choisi de nous arrêter sur quatre séries à succès dont un personnage récurrent est un hacker. Nous les avons suivies à partir du tome où l'informaticien fait son apparition soit : 12 tomes de la série des « Kay Scarpetta » de Patricia Cornwell (à partir de *La Séquence des corps*, 1994), 13 tomes des « Brunetti » de Donna Leon (à partir de *Un vénitien anonyme*, 1994), 4 tomes des « Carol Jordan » de Val McDermid (à partir de *La Souffrance des autres*, 2004) et bien sûr la trilogie avec « Mickaël Blomkvist » de Stieg Larsson (2005).

L'analyse de l'informaticien chez les quatre auteurs mentionnés plus haut fait ressortir plusieurs traits communs à cette figure positive qui toujours épaulé l'enquêteur principal. Tout d'abord ces informaticiens sont des hackers, c'est à dire des « pirates », des crackers. Pas des hacktivistes ou des microserfs mais d'habiles individus qui pénètrent illégalement dans les systèmes informatiques.

Hors - norme

Indifféremment membre des forces de l'ordre (Lucy Farinelli chez Cornwell, Stacey Chen chez Val McDermid), privé (Lisbeth Salander chez Stieg Larsson ou Lucy Farinelli dans des ouvrages ultérieurs de Cornwell) ou enquêteur amateur (Signora Elettra Zorzi) chez Donna Leon, le hacker est un personnage féminin. A ce titre il est déjà relativement hors norme dans le roman policier. Sa sexualité, son génie, ses aspirations sociales voire son aisance financière personnelle le distingue des autres personnages et l'oblige à s'isoler socialement (Poupardin, 2015).

Criminelle puisqu'elle transgresse la loi, elle pirate sans retenue, dès que l'occasion ou la nécessité se présente, les ordinateurs de ses collègues ou de ses ennemis pour se procurer des informations ; elle est souvent biface, comme dans les romans de science-fiction. Signora Elettra dissimule ses capacités derrière le poste de secrétaire du vice recteur dans un commissariat vénitien. Lucy chez Cornwell dirige secrètement la Dernière Chance, son entreprise consacrée aux cas désespérés. Toutes cachent autant qu'elles le peuvent une partie de leur vie aux autres personnages du roman.

La « hackeuse » dans le roman policier ne peut pas être réduite au stéréotype du « geek » puisqu'elle n'ennuie personne avec ses compétences informatiques : elle daigne rarement

expliciter son travail. De manière générale, l'activité de l'informaticien est rarement décrite en détails. L'auteur souligne simplement la complexité de son action et l'inintelligibilité des manipulations qu'elle effectue pour le néophyte.

Un fier hacker

L'action du hacker est toujours justifiée par une nécessité brûlante : la présence de méchants, la volonté de se dépasser. Quand il agit, sa préoccupation première est le pragmatisme, pas l'idéalisme politique. Lucy, chez Cornwell, devient milliardaire en inventant un logiciel qui permet de rendre indéchiffrable un disque dur utilisé. A sa tante qui lui reproche de rendre inutiles toutes les tentatives des agents fédéraux pour récupérer les messages des truands, elle réplique que : « *si elle n'avait pas créé ce logiciel, quelqu'un d'autre y aurait pensé, et on doit protéger la vie privée des honnêtes citoyens.* » (Cornwell, 2001, p.159). Seuls les problèmes particuliers, précis, concrets les intéressent, pas les idéaux éthérés.

Le personnage exprime par ailleurs assez souvent sa fierté d'appartenir à un club fermé. Etre Hacker n'est pas un stigmate. Comme dans les revues de vulgarisation, les auteurs de polars tiennent à se démarquer de l'image commune : « *D'une manière générale, les citoyens de Hacker Republic ne répandaient pas de virus. Au contraire - c'était des hackers et par conséquent des adversaires farouches des crétins qui balancent des virus informatiques dans le seul but de saboter la Toile et naufrager des ordinateurs. C'étaient des drogués d'informations, par contre, et qui tenaient à avoir une Toile en état de fonctionnement pour pouvoir la pirater.* » (Larsson, 2007, p.317)

Un criminel au service de l'ordre établi

En fait le rappel constant de l'anormalité des hackers (difformité physique, sexualité libérée, génie, etc.) et de leur potentiel criminel dissimule une parfaite intégration sociale. Le hacker agit à son échelle pour lutter contre une déviance individuelle (dévoiler et détruire un tueur de femmes pour Lisbeth) ou une déviance institutionnelle (le système administratif italien qui ne permet pas aux policiers de réunir les informations de manière rapide et efficace chez Dona Leon). Ils n'ont aucune revendication sur la redistribution des revenus, la propriété intellectuelle ou l'éducation. Ils semblent indifférents à la composante économique et pour cause, ils sont tous très riches. De fait, jamais ils ne s'opposent frontalement à l'entité qui leur a commandé les données et anticipent ses besoins. Quand ils se heurtent à ceux qui les emploient, c'est à contre cœur. Lucy, chez Patricia Cornwell, adhère à tous les principes des institutions pour lesquelles elle travaille (FBI, ATF) et sanglote chaque fois qu'elle s'en fait chasser.

L'absence de motivation financière conforte encore l'autonomie totale de ces personnages, dont personne n'est capable de contrôler l'activité et dont l'existence est reconnue comme vitale pour la résolution de l'énigme. Comme leurs alter egos des revues de vulgarisation, ces personnages paraissent peu investis dans la marche du monde sur lequel leur pouvoir semble sans autre limite que leur bon vouloir.

Le hacker affaibli ?

Le hacker apparaît cependant de plus en plus souvent, dans les derniers tomes des séries policières étudiées, entouré d'une communauté qui l'aide et avec laquelle il communique

beaucoup. Cela est décrit bien souvent comme un ersatz de famille ou une tribu, qui œuvre avec ses règles propres. Ses membres sont souvent eux même hors normes comme « Plague », fondateur et membre de Hackers' Republic, obèse et handicapé, qui vient en aide à Lisbeth, dans *Millenium*. Le réseau prend à chaque aventure plus d'importance, les hackers ne parvenant plus seuls à se procurer l'information qu'ils convoitent.

A mesure que les tomes s'accumulent, l'informaticienne développe des qualités physiques qui la rendent également menaçante hors de son bureau. Lisbeth sait boxer ; Lucy est tireur d'élite, pilote d'hélicoptère et sportive de haut niveau ; Signora Elettra accompagne Brunetti sur le terrain, etc. L'informatique n'est plus suffisante pour régler l'ensemble des problèmes : « *Apparemment, il y avait des choses qu'on ne pouvait pas régler par le biais d'un écran d'ordinateur. Qui l'eût cru ?* » s'indigne Stacey Chen en 2015 dans *Châtiments*.

Par ailleurs, le hacker n'est plus le seul à avoir l'outil informatique à sa disposition. Le commissaire Brunetti finit par obtenir en 2015 un ordinateur pour son usage personnel, tout comme Blomqvist se met à utiliser les logiciels de Lisbeth pour communiquer avec elle.

Conclusion

Au terme de ce parcours de lectures, les caractéristiques convergentes que l'on retrouve entre les portraits de hackers dans la presse et la fiction accréditent l'hypothèse selon laquelle les auteurs de fiction sont influencés par un hors-texte social fourni par la presse. La nuance importante qu'apporte la fiction dans ce « transfert » effectué à partir des représentations véhiculées par la presse est le choix opéré au sein de la fiction : le hacker positif est plus souvent privilégié. Cela s'explique sans doute à la fois par des raisons narratives et idéologiques.

L'évolution du hacker dans la fiction se fait de façon nuancée entre les deux genres. Le justicier solitaire des fictions des années 70-80 et encore parfois après 2000, évolue plus souvent au sein d'une équipe dans les fictions les plus contemporaines. En effet, du côté du polar à mesure que les tomes s'accumulent, l'informaticienne n'arrive plus seule et avec des moyens informatiques à résoudre tous les problèmes. Elle doit faire appel à d'autres personnes ou à d'autres compétences. Le pouvoir sans limite, incontrôlable et incontrôlé du hacker a fait place à une action plus sage et surtout partagée. En ce qui concerne la science-fiction, seul *Le Bureau des Atrocités* et sa mise en scène d'une agence secrète de sécurité, montre un travail d'équipe pour le hacker. L'action collective dans la fiction constitue un rapprochement significatif avec la réalité décrite par la presse.

Au plan narratif, le hacker « justicier » est un adjuvant indispensable au héros de la fiction policière. Il l'aide à dénouer l'intrigue, résoudre l'enquête. Il permet à l'évidence de faire avancer l'action et donc l'intrigue. Cela est vrai également pour le hacker en science-fiction, à ceci près qu'il y est bien plus souvent personnage principal que dans les fictions policières. Ce statut plus éminent accordé par la science-fiction à ce type d'informaticien peut évidemment être relié à l'un des ressorts du genre : la science-fiction, en prise sur le présent contemporain, est un genre propre, par son fonctionnement, à familiariser le lecteur avec les avancées technoscientifiques et les questions que celles-ci posent.

Cependant, si des raisons narratives peuvent justifier le type de hacker privilégié par la fiction, il n'y a pas lieu d'écarter pour autant des raisons de nature idéologique. A l'instar de la presse spécialisée de vulgarisation, les auteurs légitiment, à leur façon fictionnelle, le hacker et ses actions parfois illégales : la fin – une action de nature militante contre des

institutions qui ont dévié – semblant justifier les moyens employés... Au final, on voit ainsi – au filtre de la fiction littéraire - une évolution de la figure du hacker, passant du déviant « déconstructeur social » au déviant « réparateur du chaos » (le crime dans les fictions policières, les institutions dévoyées en science-fiction).

Les personnages « déviants » sont nombreux dans la littérature mais si le hacker n'est peut-être pas celui qui révolutionnera le genre ou l'intrigue de ces fictions, la prégnance de sa figure dans les deux genres littéraires témoigne de ce que la société projette sur cette figure contemporaine : l'espoir d'un personnage salvateur par sa postmodernité même.

Bibliographie :

Corpus littéraire (science-fiction) :

- Brunner J. (1982), *Sur l'onde de choc*, éd. J'ai Lu
Gibson W. (1988), *Neuromancien*, éd. J'ai Lu
Ligny J.-M. (1996), *Inner City*, éd. J'ai Lu
Stephenson N. (1996), *Le Samouraï virtuel*, éd. Robert Laffont
Stross C. (2004), *Le Bureau des atrocités*, éd. Le Livre de Poche

Corpus littéraire (fiction policière) :

- Cornwell P. (1995), *La Séquence des corps*
Cornwell P. (1996a), *Une mort sans nom*
Cornwell P. (1996b), *Morts en eaux troubles*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (1997), *Mordoc*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (1999), *Combustion*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (2000), *Cadavre X*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (2001), *Dossier Benton*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (2004), *Baton Rouge*, Calmann-Lévy
Cornwell P. (2005), *Signe suspect*, Éditions des Deux Terres
Cornwell P. (2008), *Registre des morts*, Éditions des Deux Terres
Cornwell P. (2010), *L'Instinct du mal*, Éditions des Deux Terres
Cornwell P. (2014), *Traînée de poudre*, Éditions des Deux Terres
Larsson S. (2006), *Millénium, Tome 1 : Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, Actes sud
Larsson S. (2006), *Millénium, Tome 2 : La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette*, Actes Sud
Larsson S. (2007), *Millénium, Tome 3 : La reine dans le palais des courants d'air*, Actes Sud
Leon D. (1998), *Un vénitien anonyme*, Paris, France : Éditions Points.
Leon D. (1998), *Mort en terre étrangère*, Paris, France : Points.
Leon D. (1999), *Le prix de la chair*, Paris, France : Calmann-Lévy,
Leon D. (2000), *Entre deux eaux*, Paris, France : Calmann-Lévy
Leon D. (2001), *Péchés mortels*, Paris, France : Seuil
Leon D. (2002), *Noblesse oblige*, Paris, France : Points
Leon D. (2005), *Mortes-eaux*, Paris, France : Seuil
Leon D. (2007), *Le meilleur de nos fils*, Paris, France : Points
Leon D. (2009), *De sang et d'ébène*, Paris, France : Points
Leon D. (2012), *La petite fille de ses rêves*, Paris, France : Points
Leon D. (2013), *La femme au masque de chair*, Paris, France : Points
Leon D. (2014), *Brunetti et le mauvais augure*, Paris, France : Points
Leon D. (2015), *Le garçon qui ne parlait pas*, Paris, France : Calmann-Lévy
McDermid V. (2007), *La souffrance des autres*. Le Masque
McDermid V. (2011), *Sous les mains sanglantes*, Paris : J'ai lu
McDermid V. (2014), *Châtiments*, Paris, France : Flammarion
McDermid V. (2016), *Une victime idéale*, Paris, France : Flammarion

Ouvrages et articles critiques :

- Becker H. (1985), *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, France: Métailié
Boltanski L. (2012), *Énigmes et complots: Une enquête à propos d'enquêtes*, Gallimard
Clermont P. (à paraître), « Le hacker en science-fiction : une figure romantique ? » *Informaticiens et médecins dans la fiction contemporaine*, in Raffin C., Poupardin E., Willmann F. (dir), Strasbourg, France : Néothèque
Ducrot O., Schaeffer J.-M., (1995), *Nouveau Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du langage*, Paris, Seuil
Gunkel D. (2001), *Hacking Cyberspace*. Boulder, Colo : Westview Press Inc.
Klein G., (1998), « Une réalité deux fois virtuelle : informatique et science-fiction » in Actes du 11^{ème} Colloque européen en Informatique et Société, *Informatisation et anticipations : entre promesses et réalisations*, CREIS, U. Paris 6 – Jussieu, p. 8-1 à 8-12
Keucheyan R., Tessier L. (2011), « Présentation. De la piraterie au piratage », *Critique*, n° 733-734 (décembre), 451-57.
Levy S. (2010), *Hackers*, Sebastopol, Calif. : O'Reilly Media

Poupardin E. (2015), « L'informaticien dans les polars : un hacker comme les autres ? » in *Informaticiens et médecins dans la fiction contemporaine*, in Raffin C., Clermont P., Gangloff J-L. (dir), 17-38. Strasbourg,

France : Néothèque.

Taylor P. (2005), « From Hackers to Hacktivists: Speed Bumps on the Global Superhighway? » *New Media & Society* 7 (5): 625-46

Taylor P. (1999), *Hackers : Crime in the Digital Sublime*, Routledge

Wark M. (2006), *Un manifeste hacker*, Paris : Éditions critical secret

Ziccardi G. (2013), « Hacking and Digital Dissidence Activities », in *Resistance, Liberation Technology and Human Rights in the Digital Age*, in Ziccardi G. (dir), 73-123, Dordrecht: Springer Netherlands